

## DEUXIÈME PARTIE

# LE CLUB DES VALETS-DE-CŒUR

### I

Un soir, vers quatre heures, une chaise de poste roulait au grand trot sur une route du Nivernais.

C'était pendant l'automne de l'année 184..., c'est-à-dire vers la fin du mois d'octobre. A cette saison, rien n'est splendide-ment beau comme le centre de la France, et surtout cette partie du Nivernais qui touche au département de l'Yonne et fait partie de l'arrondissement de Csamecy.

Les pâturages passent alors du vert sombre de l'été au vert plus tendre et presque jaune qui annonce les gelées prochaines. Les bois commencent à se dépouiller, et ces grands peupliers mélancoliques qui bordent le canal et la rivière d'Yonne s'inclinent au souffles des premières bises.

Cependant l'air est tiède encore, et le ciel sans nuages ; à peine, au matin, une brume diaphane couvre-t-elle les prés et les marécages pour s'évanouir au lever du soleil ; tandis que, vers le soir, elle redescend lentement du sommet des collines et s'allonge dans les vallées transparentes et dorées par les derniers rayons du couchant.

La chaise de poste dont nous parlons traversait en ce moment un des sites les plus pittoresques et les plus sauvages de ce beau pays, — une vallée au fond de laquelle couraient en méandres infinis et côte à côte la rivière, — œuvre de Dieu, — le canal, — œuvre des hommes.

La vallée était encadrée par deux chaînes de collines couvertes de bois, ces bois immenses qui touchent au Morvan ! Ça et là, du milieu des roches moussues et des arbres verts dont l'eau baignait les dernières racines, on voyait surgir un clocher rustique, une église taillée en ardoises, un village où le chaume dominait la tuile ; parfois une de ces belles ruines féodales respectées par hasard en 1793, et dont l'âpre bande noire ignore encore l'existence. La grande route allongeait son ruban blentre au bord du canal, côtoyant les maisonnettes des éclusiers et passant au bas des villages, presque tous étagés à mi-côte au milieu d'un fouillis de chênes et de vignes, avec une verte ceinture de prés.

Dans la chaise de poste dont la capote était renversée en arrière, un homme et une femme tenaient au milieu d'eux un bel enfant de quatre ans, aux cheveux blonds, à l'œil, qui babil-ait sans relâche, questionnait son père et sa mère, et s'extasiait sur le bruit des grelots résonnant au collier des quatre vigoureux percherons qui emportaient l'aristocratique attelage. Le père de l'enfant était un homme jeune encore, pouvant avoir trente-sept ou trente-huit ans, grand, brun, les cheveux noirs et les yeux bleus.

Sa figure, un peu sévère, était encore d'une grande beauté, beauté qui devenait presque juvénile, lorsque le bel enfant attai-

chait sur lui ce regard profond et charmant, plein de curiosité naïve et de respectueuse admiration, qui n'appartient qu'à la première jeunesse.

La mère avait vingt-cinq ans peut-être ; elle était blonde, un peu pâle, avec un sourire où le bonheur se révélait par la mélancolie. Elle ressemblait à l'enfant comme la rose épanouie ressemble au bouton naissant.

L'enfant était assis entre eux ; chacun le tenait d'une main ; chacun passait une autre main derrière lui.

Et ces deux mains s'enlaçaient en une affectueuse étreinte.

Ce gage de leur amour semblait avoir prolongé cette lune de miel, si courte d'ordinaire, et qui pour eux paraissait ne devoir point finir.

Or, cet homme et cette femme, dont l'élégant négligé de voyage, les deux laquais assis derrière la chaise et la façon aristocratique de courir la poste trahissaient la haute position sociale, n'étaient autres que le comte et la comtesse de Kergaz revenant d'Italie et se rendant dans leur belle terre de Magny-sur-Yonne, où ils comptaient passer l'arrière-saison, pour ne rentrer à Paris que vers la mi-décembre.

M. le comte Armand de Kergaz avait quitté Paris huit jours après son mariage avec mademoiselle de Balder.

Les enchantements de ce premier amour s'étaient déroulés pour eux au bord de la mer Sicilienne, sous les ombrages d'une villa louée par le comte à Palerme.

Ils y avaient vécu six mois, tout un hiver, la saison du froid noir et du verglas en France, celle des chauds rayons et des brises printanières là-bas.

Puis ils étaient revenus à Paris habiter cet hôtel si vaste et un peu froid de la rue Couture-Sainte-Catherine.

Mais là, le changement d'air et peut-être quelques amers souvenirs avaient agi d'une façon fâcheuse sur la santé de madame de Kergaz.

La frêle jeune femme était tombée malade, assez gravement pour inquiéter ses médecins, qui lui avaient ordonné de retourner en Sicile.

Armand de Kergaz était donc parti, ramenant la jeune mère, car Joanne était grosse de sept ou huit mois alors, sur cette terre de Sicile où le soleil est si doux pour ceux qui souffrent.

L'influence du climat béni n'avait point tardé à se faire sentir.

Joanne était promptement revenue à la santé, plus belle, plus jeune que jamais. Son enfant était né à Palerme ; les verts rameaux d'un sycomore avaient ombragé son berceau, le murmure de la vague d'azur resplendissant au soleil avait été la première chanson qu'il eût entendue.

Et comme l'air tiède et parfumé de cette belle contrée étai-